

CLÉO DE 5 À 7

de Agnès VARDA

FICHE TECHNIQUE

Pays : France / Italie

Durée : 1h30

Année : 1962

Genre : Drame

Directeur de la photographie : Jean RABIER

Décors : Bernard EVEIN

Montage : Janine VERNEAU, Pascale LAVERRIÈRE

Musique : Michel LEGRAND

Production : Rome Paris Films

Distribution : Ciné Tamaris

Interprètes : Corinne MARCHAND (Cléo), Antoine BOURSEILLER (Antoine), Dominique DAVRAY (Angèle), Dorothee BLANK (Dorothee), Michel LEGRAND (Bob, le pianiste), Jose Luis DE VILLALONGA (l'amant), Loye PAYEN (Irma, la cartomancienne), Lucienne MARCHAND (la conductrice du taxi), Serge KORBER (le parolier), Robert POSTEC (le docteur Valineau), Fernande ENGLER (la fille au café), Jean-Claude BRIALY (un acteur dans le film comique), Sami FREY (un acteur dans le film comique), Jean-Luc GODARD (un acteur dans le film comique), Danièle DELORME (une actrice dans le film comique), Anna KARINA (une actrice dans le film comique), Yves ROBERT (le vendeur de cravates)

Sortie : 11 avril 1962

Prix Méliès 1962



SYNOPSIS

Deux heures en fin d'après-midi, errance de Florence, alias Cléo, chanteuse à la mode.

Une cartomancienne voit la Mort dans les tarots alors même que Cléo attend des résultats d'analyses médicales. Cléo erre dans Paris, traîne dans les cafés de Montparnasse et rentre chez elle. Ses amis musiciens et son amant pressé ne parviennent pas à l'arracher à son angoisse. Avec son amie Dorothee, elle se promène en voiture et voit un petit film burlesque au cinéma Delambre. Seule au parc Montsouris, elle rencontre Antoine, « mort en permission », qui doit rejoindre son régiment en Algérie. Vrai et drôle, Antoine sait égayeur Cléo et lui permet d'affronter l'annonce des résultats.

AUTOUR DU FILM

La réalisatrice

Agnès Varda : réalisatrice, directrice de la photographie, chef monteuse, scénariste, dialoguiste, productrice, actrice française, née le 30 mai 1928 à Ixelles (Belgique)

Née Arlette, parce qu'elle a été conçue en Arles, Agnès Varda grandit rue de l'Aurore, à Bruxelles, avec son père grec, sa mère, et ses quatre frères et sœurs. Elle quitte en 1940 la Belgique bombardée pour rejoindre Sète, où elle passe son adolescence, avant de monter à la capitale. Elève de Bachelard à la Sorbonne, étudiante à l'École du Louvre, elle obtient un CAP de photographie, sa première passion.

En 1949, Agnès Varda rejoint en Avignon le Sétois Jean Vilar, qui créa deux ans plus tôt le célèbre Festival de théâtre. Se faisant connaître grâce à ses clichés de Gérard Philipe ou Maria Casarès, elle choisit deux acteurs du TNP, Silvia Monfort et Philippe Noiret (débutant au cinéma) pour son premier long métrage, *la Pointe courte*, monté par le jeune Resnais. Ce coup d'essai qui mêle, avec peu de moyens, chronique réaliste et étude psychologique, annonce, en 1954, les audaces de la Nouvelle vague. Le succès public suivra en

1962 avec *Cléo de 5 à 7*, promenade dans Paris en compagnie d'une chanteuse qui attend des résultats médicaux, tandis que *le Bonheur* décrochera le Delluc en 1965.

Dès ses débuts, Varda passe du court au long métrage, du documentaire à la fiction, signant un film de commande sur les châteaux de la Loire en 1957, puis un récit onirique avec Catherine Deneuve (*les Créatures*). En 1967, elle accompagne aux Etats-Unis son mari Jacques Demy, rencontré au Festival de Tours en 1958. Tombée amoureuse de Los Angeles, où elle fréquente Andy Warhol et Jim Morrison, elle y tourne notamment une fiction hippie (*Lions love (... and Lies)*) et un documentaire sur les peintures murales. Mais Varda peut aussi partir à la rencontre de ses voisins de quartier (*Daguerréotypes* en 1978), s'inspirer d'une photographie (*Ulysse*) ou prendre pour modèle Jane Birkin, à l'occasion d'un de ces films-gigognes dont elle a le secret (*Jane B. par Agnès V., Kung-Fu Master*).

Adeptes du coq-à-l'âne, du collage et du calembour, Agnès Varda sait aussi se faire le témoin de son époque, évoquant les luttes féministes dans *l'Une chante, l'autre pas* ou la condition de ceux qu'on ne nomme pas encore SDF dans *Sans toit ni loi* : au terme d'un tournage éprouvant pour la toute jeune Sandrine Bonnaire, le film remporte le Lion d'or à Venise et un beau succès en salles en 1985. Plus tard, avec *les Glaneurs et la glaneuse* tourné en DV, la cinéaste pointera, à sa manière, les excès de la société de consommation. Avec son talent de conteuse, son insatiable curiosité et son éternelle coupe au bol, Varda a su se faire, au fil des ans, une place à part dans le cinéma français, au point de se voir confier le redoutable honneur de tourner le film-hommage au 7^e art centenaire (*les Cent et une nuits*). Sur un mode plus intime, elle consacre 3 films précis et précieux (dont *Jacquot de Nantes* en 1991) au défunt Jacques Demy. En 2001, la septuagénaire Agnès Varda, toujours en activité, reçoit un César d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.

PISTES PÉDAGOGIQUES

« Voici, pour notre ravissement désormais sans nuance, cette pierre précieuse jetée dans la mare de l'actualité, que nul limon de celle-ci ne saurait entacher, tant elle diffuse de pure clarté ; un film beau comme la rencontre inopinée sous le ciel parisien d'une fille de théâtre et d'un tourlourou, beau comme un épithalame ; quelque chose ayant trouvé sa tonalité si haute, sa tessiture si limpide que de peur de faire un couac on n'ose pas y toucher : Cléo. Une femme, pour la première fois, nous parle. Comme dirait Marguerite, par la voix d'Emmanuelle : quel évènement ! »

Claude BEYLIE – *Les Cahiers du Cinéma* n° 130 – avril 1962

La Nouvelle Vague et Paris

« Au fond, voyez-vous, le grand ennemi du cinéma, c'est le studio... Il y a une chose, tenez, que je souhaiterais bien qu'on dise à Carné. Je le considère comme le plus grand metteur en scène européen avec Clouzot, mais je voudrais qu'il se libère un peu du carcan du studio, qu'il sorte davantage, qu'il regarde de plus près la figure de la rue... »

Roberto ROSSELLINI – *L'écran Français* – 2 novembre 1948

Il y eut d'emblée, de la part de la Nouvelle Vague, un refus d'accorder un quelconque déterminisme au décor, à la différence de ce qui se pratiquait dans le cinéma sous l'influence expressionniste, comme la rue tragique du *Jour se lève* de Marcel Carné. Il y avait aussi cette tendance à poétiser Paris dont René Clair fut le plus brillant représentant : les cinéastes cherchaient alors les décors les plus insolites ou originaux, Paris se devait de faire « carte postale ».

La Nouvelle Vague avait justement horreur de ça. Le Paris que les jeunes cinéastes entendaient représenter était celui de leur vécu quotidien. La ville était posée là, sorte d'immense toile de fond. La stricte neutralité du monde extérieur offre un champ infini aux rencontres, surprises, incidents ou accidents. La ville devient à la fois concrète et abstraite, réduite à quelques lignes principales : les Champs-Élysées dans *A bout de souffle* de Jean-Luc Godard, le parc Montsouris dans *Cléo de 5 à 7*. La déambulation, la drague, la balade, la flânerie, l'errance, occupent le terrain ; chacun y mène son chemin à l'ordinaire, même et surtout dans les circonstances extraordinaires comme l'annonce du cancer de Cléo.

Phénomène parisien, la Nouvelle Vague l'est aussi d'une façon bien géographique : à la rive droite des *Cahiers du Cinéma* s'adjoint le groupe dit de la « rive gauche », composé de personnalités attachantes qui ont pour noms Resnais, Demy ou Varda. *Cléo de 5 à 7* est un véritable hymne « gauchiste » qui a pour centre la gare Montparnasse (celle d'avant la tour) et pour bordure le Parc Montsouris.

Rarement Paris fut mieux filmé : si Michel Poiccard (*A bout de souffle* de Jean-Luc Godard) mettait un terme à sa carrière rue Campagne Première, c'est Cléo qui nous fait sentir en un courant d'air les cafés d'Eustache (cf. *Une sale histoire* de Jean Eustache), la capitale campagnarde de Rivette (cf. *Le pont du Nord*), et cette évidence de Paris chère à Rohmer (cf. *Les rendez-vous de Paris*).

Le temps

Une des originalités fortes de *Cléo de 5 à 7* est le rapport au temps : l'errance de Cléo dure deux heures et le film est divisé en courts chapitres situant précisément le personnage dans cette période. Il s'agit de « pseudo temps réel » puisque le film dure 90 minutes pour une action s'étalant sur 2 heures ; Agnès Varda s'autorise quelques ellipses, qu'Hitchcock s'était refusé dans *La corde*.

Chaque chapitre devient un point de vue strictement segmenté sur le malaise de l'héroïne et sur ses relations avec son entourage, camériste, amis musiciens, amant, amie et finalement Antoine. Varda la photographe en profite pour faire le point, de minute en minute, en de somptueux pano-travellings. La coquette Cléo se découvre peu à peu, l'enquête devient quête et, quand la vérité telle quelle se dévoile, l'héroïne est prête. Nue face au tragique de l'existence, révélée par l'amour d'Antoine, Cléo n'a plus à s'inquiéter : elle n'a qu'à se soucier d'elle-même.

Le film dans le film

Dans son trajet, Cléo entre dans la salle de projection d'un cinéma de quartier et assiste, et nous spectateurs par la même occasion, à la projection d'un court-métrage « à la façon du cinéma muet ». Ce petit film réunit avec jubilation le groupe des amis de l'époque, Jean-Luc Godard et Anna Karina, Yves Robert et Danièle Delorme, Jean-Claude Brialy...

Petit clin d'œil à la Nouvelle Vague, mais aussi synecdoque du film principal ; les lunettes noires de Godard, qui lui font voir la vie en noir, sont comme une matérialisation de la peur de Cléo, peur dont elle ne peut se débarrasser qu'en l'affrontant grâce à sa rencontre avec Antoine.

« Je sais bien que des maussades iront dire : pourquoi le cancer, pourquoi ces couleurs trop tôt enfuies, pourquoi si peu (et si incidemment) de guerre d'Algérie, pourquoi ce jeu de quilles, où la cocotte fait carambolage ? Comme si tout cela n'était pas essentiellement signes, prétextes à pèlerinage, choses tragiques qui se muent, l'amour et le jeu aidant, en choses intemporelles. De quel poids est ce vilain rêve auprès de la joie des corps retrouvés, et des lendemains qui chantent ? Qu'importent les drames latents de notre vie moderne, entr'aperçus par la vitre du taxi-aquarium ! Il fait noir ? Eh bien : « Encore un peu de blanc, là... » ! C'est en tout cas le triomphe de la femme. »

Claude BEYLIE – *Les Cahiers du Cinéma* n° 130 – avril 1962